Jean-Paul Desbiens (1927-2006)

Alias Le Frère Untel
Professeur de philosophie

(1996)

“L'éducation et les médias”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Jean-Paul Desbiens (alias Le Frère untel)

“L'éducation et les médias”.

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Robert Comeau et Luc Desrochers, **Le Devoir. Un journal indépendant (1910-1995)**, pp. 121-128. Montréal : Les Presses de l'Université du Québec, 1996, 368 pp. Les leaders du Québec contemporain, 8e colloque, mars 1995.

[Autorisation formelle accordée, le 20 janvier 2005, par l'auteur de diffuser toutes ses publications.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 16 mai 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Jean-Paul Desbiens (1960)

“ L'éducation et les médias ”

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Robert Comeau et Luc Desrochers, **Le Devoir. Un journal indépendant (1910-1995)**, pp. 121-128. Montréal : Les Presses de l'Université du Québec, 1996, 368 pp. Les leaders du Québec contemporain, 8e colloque, mars 1995.

Jean-Paul Desbiens (- 2006)

“L'éducation et les médias”

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Robert Comeau et Luc Desrochers, **Le Devoir. Un journal indépendant (1910-1995)**, pp. 121-128. Montréal : Les Presses de l'Université du Québec, 1996, 368 pp. Les leaders du Québec contemporain, 8e colloque, mars 1995.

Nous participons au huitième colloque sur les leaders du Québec contemporain. Les six premiers portaient sur des personnes ; celui de l'année dernière portait sur une institution : Hydro-Québec. Le présent colloque porte de nouveau sur une institution : *Le Devoir* comme journal indépendant. Le mot « indépendant » n'est pas innocent. Il n'est pas non plus aussi limpide qu'il paraît. Je ne crois toutefois pas me tromper en disant que dans l'esprit de son fondateur, ce terme voulait dire libre vis-à-vis des puissances de l'argent et vis-à-vis des inféodations politiques.

L'indépendance ne signifie cependant pas l'indifférence. Elle ne signifie pas non plus l'absence de parti pris, la neutralité abstraite, l'insensibilité, le dégageant de son époque ni le dépassement de la mentalité de son époque. Une mentalité, c'est « une pensée collective qui n'est jamais connue de celui qui y participe. L'acte même par lequel on [en prendrait] connaissance serait aussi celui par lequel on échapperait à son emprise » (Guitton). Une mentalité est comme une atmosphère qui porte, enveloppe et nourrit l'ensemble d'une société à une époque donnée ; c'est un horizon intellectuel et affectif. Elle donne la coloration d'une époque. Sans remonter plus loin qu'en 1960, en matière de politique internationale, la coloration s'appelait « décolonisation ». Une bonne partie de l'intelligentsia québécoise soutenait la décoloni-

sation de l'Algérie. Les mêmes remarques s'appliquent analogiquement aux idéologies. On peut parler de la mentalité scientifique et de l'idéologie féministe, par exemple. Rares sont les personnes, a fortiori les masses, les foules, les peuples, qui sont capables de surmonter la mentalité de leur époque, de regarder par-dessus, si je peux dire.

L'indépendance du *Devoir* ne signifie donc pas indifférence, neutralité, dépassement des mentalités et des idéologies. Son histoire le démontre, et je suppose que d'autres participants souligneront cet aspect des choses ¹. Avant de quitter *Le Devoir*, Paul-André Comeau avait commencé à revisiter la position d'André Laurendeau au sujet de la « crise de la conscription » du début des années quarante.

Le thème de l'atelier qui nous réunit qualifie *Le Devoir* de « journal de combat ». Qui dit « combat » ne dit certes pas indifférence, neutralité. Quant à moi, assez rapidement et au bout du fil, j'ai choisi comme titre de ma communication : « L'éducation et les médias ». Il n'était pas question que je récite pour la centième fois la leçon que j'ai eue pour devoir il y a trente-cinq ans.

Je ne peux cependant pas faire l'économie de baliser mon territoire. « Éducation » et « médias » sont de vastes provinces, mot qui signifie : territoire d'une responsabilité. Convenons donc que par « éducation », j'entends la responsabilité de l'institution scolaire. J'entends également l'ensemble des agents qui modèlent les mentalités et les sensibilités. Par « médias », j'entends la presse écrite, la radio, la télévision et les techniques apparentées ; bref, la multiforme industrie de l'audiovisuel.

À l'âge que j'ai, et dans les conditions socio-économiques qui furent les miennes, il se trouve que j'appartiens à la dernière génération de ceux qui sont nés et ont passé leur enfance et leur adolescence sans subir l'influence ni de la radio ni de la télévision. Je pourrais bien

¹ Effectivement, on a rappelé « l'antiféminisme » du *Devoir*, par exemple.

ajouter que je n'ai pas connu non plus le téléphone ni le chauffage central. Pour dire les choses autrement, parmi toutes les aménités de la technique, je n'ai connu, à cette époque, que l'eau courante et l'électricité, ce qui était et qui est plus que ce que connaissaient et connaissent encore 80 p. 100 de l'humanité. Avec des obus en prime. Ici, pour l'heure, on ne se tire que des mots.

Par contre, aussi loin que remontent mes souvenirs, il y a toujours eu un journal à la maison, même s'il s'agissait parfois d'un journal emprunté. Dans les archives du *Devoir*, on trouverait certainement que mon grand-oncle maternel, Sixte Bouchard, figure parmi les premiers abonnés de ce journal.

Avant 1960, l'éducation retenait fort peu l'attention des médias. L'organisation du système scolaire explique en partie cette situation : l'éducation était l'affaire des Églises et, très peu, celle de l'État. Les journaux n'avaient pas de chroniqueurs réguliers de l'éducation. Certes, il existait d'excellentes revues (*Collège et famille*, par exemple), mais leur tirage était faible et leur public, spécialisé. *Le Devoir* faisait exception. Entre 1949 et 1963, André Laurendeau a publié de nombreux articles sur l'éducation, dont trente-cinq sont colligés dans le livre publié par Suzanne Laurin ². Quelques-uns de ces articles furent déterminants, notamment ceux qu'il a publiés durant les premières années de la Révolution tranquille ³, durant ces moments où les événements semblent hésiter entre deux orientations. Durant ces moments où l'on ne sait pas bien quelles seront les valeurs qui « prendront » et celles qui « caleront », pour employer l'image du comportement des lacs en novembre et en mai.

Si l'on définit l'éducation comme l'ensemble des agents qui modèlent et conditionnent l'opinion publique et qui contribuent à former les

² Suzanne Laurin (1988). *André Laurendeau, artisan des passages*, Montréal, Hurtubise HMH.

³ Par exemple, l'éditorial intitulé « L'université dit non aux jésuites ».

mentalités et les sensibilités, il faut reconnaître une influence déterminante à la radio et à la télévision. Au Québec comme ailleurs, ce fut d'abord la radio et notamment Radio-Canada. Qui se souvient encore de la série Radio-Collège ⁴ ? véritable université « à distance » où une quinzaine de nos meilleurs esprits nous livraient à domicile le fruit de leur réflexion et de leur recherche. Dans le domaine du sport, c'est la radio et ensuite la télévision (et non pas l'école) qui ont le plus contribué à purifier et à établir la langue. C'est encore la radio, mais bien davantage la télévision qui nous ont ouverts sur le monde, qui nous ont ouvert le monde.

Si je me reporte à 1960, je remarque que le féminisme, l'écologie, la menace nucléaire, le « séparatisme », l'endettement collectif, la question autochtone, etc. n'occupaient pas ou n'occupaient guère les esprits. Je fais une exception pour la question scolaire. La question de l'école est devenue prioritaire précisément à ce moment-là.

L'état du monde a complètement changé depuis cette époque. Certes, ce ne sont pas les médias qui font l'histoire, mais c'est l'ensemble des médias qui ont enrichi et chargé notre problématique, la conscience que nous avons de l'état du monde. Que cette conscience soit de plus en plus éclatée, c'est précisément un effet de la télévision et autres techniques apparentées, y compris l'ordinateur, car au bout du compte, nous sommes de plus en plus devant des images qui nous sont offertes ou que nous fabriquons nous-mêmes. Les stéréogrammes, par exemple, qui sont depuis quelques mois dans toutes les tabagies, sont les produits commerciaux d'une technique de laboratoire d'ordinateur qui date de 1959, et qui aboutit à une image.

Il n'est pas question que je reprenne le refrain anti-médias, pour la raison que cette plainte est futile. Il est sans exemple qu'un produit de la technique soit refusé quand il est disponible. Disons la cho-

⁴ Depuis, j'ai mis la main sur l'ouvrage de Pierre Pagé (1993). *Radiodiffusion et culture savante au Québec*, Éd. Maxime.

se autrement : à supposer que l'opération fût possible, qui souhaiterait la disparition de la radio, de la télévision, de l'informatique ? Poser la question, c'est y répondre. En deçà de la disparition des médias, on pourrait être tenté par une forme quelconque de censure. Les pouvoirs politiques ou religieux, ou les deux de concert, ont longtemps exercé la censure de l'imprimé. Soit dit en passant, la première application de la découverte de Gutenberg fut la *Bible*. Une des premières applications (commerciales) des stéréogrammes, c'est la Souris Miquette.

Je parlais de censure. Au mieux, du point de vue des pouvoirs, la censure retarde la diffusion de l'information visée ; elle écluse, pour un temps, la circulation des idées, mais au prix d'un déferlement dévastateur, une fois l'embâcle rompu. Le terrorisme d'État lui-même échoue dans cette entreprise. Pour reprendre un mot de De Gaulle, à propos de Sartre : « On n'emprisonne pas Voltaire. » Ou Soljénitsyne. Toute censure n'est qu'un phénomène de rétention. Toute censure est prostatique.

Certes, il existe des formes subtiles de censure. Les médias font apparaître et disparaître les objets offerts à notre « conscience », à la façon dont les projecteurs font apparaître ou disparaître les objets sur lesquels on les braque dans la nuit. Haïti, le Rwanda, la Bosnie ou la Somalie sortent ou rentrent dans l'ombre au gré, non seulement des intérêts du Capital, comme on dit trop facilement, mais selon les indications de notre propre légèreté. Ces « indications » s'appellent cotes d'écoute ou « économies d'échelle ».

Si la censure est une rétention, la propagande est une saturation. La propagande n'est pas morte avec Joseph Goebbels. Dans les démocraties libérales, les pouvoirs ont renoncé, à toutes fins utiles, à la censure pure et dure. Ils n'ont pas renoncé à la propagande. Ils font leur métier. Le commerce aussi fait le sien. On ne peut parier que sur la liberté. Rendez-vous compte : dans l'histoire de la liberté, l'humanité aura connu trois inventions : les Grecs ont inventé l'individu ; les Romains ont inventé le citoyen ; et le christianisme a inventé la personne.

Les libertés collectives, les libertés des chartes, sont des conquêtes millénaires, laborieuses et fragiles que chaque personne doit s'approprier et défendre. Chacun le peut toujours, dans le secret de son cœur, mais à condition d'être parvenu à une altitude spirituelle que l'on ne peut pas exiger de la majorité, d'une part ; d'autre part, il existe des besoins que nul ne peut satisfaire seul. Ainsi, je ne peux pas assurer tout fin seul ma liberté de circuler en ville, le soir. Je ne peux pas assurer ma sécurité physique. Ma sécurité physique est une conquête collective de la civilisation qui m'a accueilli à ma naissance. Ma sécurité « écologique » est entre les mains des détestateurs de la boucane, lesquels boucanent ou exigent d'être boucanés mille fois plus par une seule auto que je ne pourrai jamais le faire avec la cigarette. Ma sécurité médicale est garantie par mon médecin. Ma mort est menacée par le même. C'est pour dire que le progrès se dévore lui-même. Le petit vieux, dans le fond d'un lit, n'est plus protégé que par des valeurs. Valeurs portées par d'autres. Valéry disait : « L'intellectuel, c'est celui qui donne des valeurs à ce qui n'en a point. »

La liberté d'expression ne garantit pas l'égalité d'accès aux tribunes. L'égalité de tous devant la loi ne garantit pas non plus l'accès à la justice. Mais il demeure que la primauté de la loi sur les pouvoirs est une conquête de la civilisation. Une conquête écrite et proclamée. On commence toujours par fixer par écrit les conquêtes de l'esprit. Par écrit, non pas par images.

Il n'entre pas dans le cadre de cet exposé d'aborder cette question. Je vous rappelle simplement un numéro spécial du *Monde diplomatique* : « Médias, mensonge et démocratie » (manière de voir no 14, février 1992). Dans les démocraties libérales, ce sont les médias eux-mêmes qui s'alignent ou se laissent aligner, non pas tant par les pouvoirs politiques que par l'influence de la rentabilité économique qui entraîne le mimétisme et l'uniformisation.

Le mariage qui se dessine entre l'ordinateur, la télévision et le téléphone, la croissance exponentielle du fax, la télévision haute définition : chacune des inventions dans le domaine des communications est un moyen de libération. Pourquoi semblent-elles fatalement se muer en agent de notre aliénation ? (Alain Gresh)

Dans le même numéro du *Monde diplomatique*, on parle d'une « culture de l'urgence », dont le fax est devenu le symbole. Dans son dernier roman, Kundera écrit :

Le degré de la vitesse est directement proportionnel à l'intensité de l'oubli. De cette équation on peut déduire divers corollaires, par exemple celui-ci : notre époque s'adonne au démon de la vitesse et c'est pour cette raison qu'elle s'oublie si facilement elle-même. Or, je préfère inverser cette affirmation et dire : notre époque est obsédée par le désir d'oubli et c'est afin de combler ce désir qu'elle s'adonne au démon de la vitesse ; elle accélère le pas parce qu'elle veut nous faire comprendre qu'elle ne souhaite plus qu'on se souvienne d'elle ; qu'elle est lasse d'elle-même ; écœurée d'elle-même ; qu'elle veut souffler la petite flamme tremblante de la mémoire.

Je ne sais pas si Kundera sera retenu comme un grand romancier, c'est-à-dire un grand anticipateur, comme le furent Thomas Mann, Céline, Musil. Ce dernier, dans *L'homme sans qualités*, traduit en français en 1956, décrit une démarche, dans la Vienne de la fin du XIXe siècle, tout à fait comparable à celle qui accompagne la campagne référendaire. Je pense ici à une remarque de Tocqueville : « Épuisée par un long débat, l'opinion accepte qu'on la dupe, pourvu qu'on la repose. »

Le moyen de défense le plus sûr, c'est encore et toujours l'éducation. Les médias sont là pour rester et même se développer de façon exponentielle. Je le rappelais tout à l'heure, je suis né dans un monde à média zéro, à toutes fins utiles. Or, les bonds de la technique depuis ce temps (radio, télévision, informatique) sont sans commune mesure avec ceux qu'elle s'apprête à faire, qui sont déjà contenus et retenus dans les laboratoires, en attendant leur « rentabilité » commerciale.

En juin dernier, le *Rapport des sept Sages* ⁵ recommandait que l'école se préoccupe de développer chez les élèves une « sensibilité critique face aux médias ; la capacité d'évaluer de façon critique les médias, la pertinence et la valeur des informations qu'ils rendent disponibles ». Apprendre à lire, à écrire et à compter, telle pouvait être la triple finalité de l'école primaire, il y a cinquante ans et deux mille ans. Cette responsabilité subsiste, mais dans « le lire et écrire », il faut désormais inclure les médias électroniques et la capacité de les évaluer. Réunis pour la célébration d'un média imprimé, on risque de n'avoir à l'esprit que le journal, la radio et la télévision, et d'oublier la quatrième ressource : l'information, précisément.

Non pas l'information qui est devenue le quatrième pouvoir, mais l'information qui est la quatrième ressource. Dans les organigrammes classiques de naguère, on distinguait et l'on organisait l'administration selon les trois ressources classiques : ressources humaines, financières et matérielles. Depuis une petite vingtaine d'années, et de plus en plus, il faut ajouter l'information, c'est-à-dire la capacité de réunir et de traiter « l'indéfini » des données de fait. L'industrie des sondages, en politique et dans le commerce, est une illustration de mon propos.

Mais il y a plus : l'imprimé n'a jamais été un obstacle à l'école ni un rival du maître. Au contraire, il en était la matière et l'instrument principal. Avec la télévision, il en va autrement. Celle-ci a modifié les comportements intellectuels et les attentes affectives. Des recherches semblent prouver que la capacité de conceptualisation a diminué chez les jeunes, à cause de la télévision. Parallèlement, ils attendent du maître qu'il concurrence les professionnels de la télévision.

Faut-il que l'école se transforme en un relais, un appendice de la télévision ? Ou bien faut-il que la télévision devienne « éducative » ? Je réponds non à ces deux questions. Alain disait que « l'école doit être

⁵ Claude Corbo et al. (1994). *Préparer les jeunes au 21^e siècle*, ministère de l'Éducation, juin 1994.

résolument retardataire ». Il ne disait pas : rétrograde. L'école n'a pas à s'essouffler derrière la technique. L'audiovisuel n'a tout simplement pas remplacé le tableau noir et la craie. En matière de sciences, l'école (je ne parle pas de l'université) n'a pas à enseigner les dernières théories scientifiques. Qu'elle enseigne d'abord fortement le fonctionnement d'un grille-pain ou d'un moteur à quatre temps, le jeu des marées, etc. En matière de sciences dites humaines, qu'elle démonte et démontre l'histoire des institutions ; les grandes conquêtes de l'idéal démocratique et leur fragilité. En matière de langue, l'école n'a pas à s'aligner sur les derniers rêves de la linguistique ou du structuralisme. Qu'elle enseigne « la poule pond ». Car, en matière de langue (je ne dis pas : communication), il faut d'abord distinguer le sujet, le verbe et le complément.

Il y a plus, qui est ceci : voir ne sera jamais savoir. Entendre ne sera jamais comprendre. Même adulte, très adulte et très averti, voyez la difficulté où l'on est, après une émission de télévision « sérieuse », de se dire le contenu de l'émission. Même si elle vous a frappé. Faites l'expérience.

Voir n'est pas savoir. Je citais tout à l'heure un propos d'un journaliste du *Monde*, selon lequel les nouvelles techniques sont « aliénantes ». Il y a vingt-cinq ans, le mot « aliénation » servait à stigmatiser l'impérialisme américain, l'impérialisme des « multinationales ». Et voici qu'on emploie ce mot pour dénoncer les médias électroniques.

Pour contrer le mieux possible cette aliénation, il faut s'être averti ou avoir été averti de leur séduction. Ne serait-ce que ceci : toutes les images sont trafiquées. Dans un texte imprimé, il n'y a pas de mot innocent, mais il y a un contexte et une histoire. Dans une image, il n'y a pas de vérité sortant flambant nue de la coquille de Botticelli. Nul œil humain n'a jamais vu un visage de dix-neuf pouces, ou une foule de trois cent mille personnes. On croit en voir tous les jours à la télévision. Même les images des films dits « documentaires » sont trafiquées. L'espace d'une demi-heure, on vous fait « assister » à la nais-

sance, aux premiers pas, aux premières prédatons d'un ourson. Dans la réalité, la chose dure au moins une saison. *Idem* en matière de « drame » psychologique. L'espace d'une demi-heure, l'adolescente bafouée, avortée, est sauvée *in extremis*. Dans la vie réelle, une simple altercation verbale avec un ami peut prendre vingt ans à se résorber. On appelle ça les hibernations de l'amitié. Et l'on voudrait que les jeunes soient conscients de ce trafic 1

Je ne souhaite pas de télévision « éducative ». Aucun citoyen n'a envie de se « faire faire l'école » par tous les câbles. La télévision, cependant, doit se préoccuper de n'être pas systématiquement contre-éducative. Autrement dit, elle doit se préoccuper de faire voir des modèles. Comment le faire, sans devenir didacticienne ? Je n'ai pas d'autre réponse que celle de la parabole du bon grain et de l'ivraie. Il faut faire confiance à l'esprit. Les censeurs et les propagandistes ne font pas confiance à l'esprit. Il est vieux, malin et consolateur, l'esprit, qui depuis le chaos originel plane sur les eaux. Les sciences dites humaines n'ont guère progressé depuis Homère ou Platon. Elles ne le feront pas. Les sciences expérimentales sont des géants qui portent les nains que nous sommes sur leurs épaules. En ce sens, Pascal pouvait dire que c'est nous qui sommes les anciens et les anciens, les jeunes.

Pour tout dire par mode de paradoxe, l'école doit ralentir l'information. On a bien pu dire qu'une image vaut mille mots, je n'en crois rien. Il faut mille mots pour expliquer une image. Et puisque nous sommes placés sous le thème d'un journal de combat, rappelons que tous les combats politiques sont des combats douteux, pour reprendre le titre d'un roman de Steinbeck. La mathématique donne des évidences ; la foi offre des certitudes ; la politique est le lieu des combats dans l'obscurité. Seuls les fanatiques sont ou font semblant d'être dans la vérité.

Je termine par une citation de Jean-Claude Milner : Parler d'école, c'est parler de quatre choses :

1. des savoirs ;
2. des savoirs transmissibles, par opposition aux savoirs chauds et aux savoirs proliférants ;
3. des spécialistes chargés de transmettre des savoirs ;
4. d'une institution reconnue, ayant pour fonction de mettre en présence, d'une manière réglée, les spécialistes qui transmettent et les sujets à qui l'on transmet ⁶.

Certes, cette définition de l'école ne prend pas en considération les désarrois sociaux et individuels. Elle n'a pas à le faire et c'est en cela qu'elle peut être le plus secourable.

Mon cher petit, dit-elle, je ne veux absolument pas savoir si tu as déjeuné ce matin ; je ne veux pas savoir si tes père et mère ou conjoints s'aiment et t'aiment d'amours tendres, durables ou provisoires. Je t'accueille comme un esprit. Je suis le lieu où l'esprit corrige l'esprit. L'esprit, non pas la force. À l'extérieur de mes murs, c'est le règne de la force et de la ruse. Ici, c'est le règne de l'esprit. Mais, attention ! L'esprit n'entend rien aux trépidations, aux caprices, aux prières. Le problème est sourd et muet. Ici, $2 + 2 = 4$. Ici, le verbe s'accorde avec son sujet. Ici, la poule pond. Ici, et c'est la merveille, tous sont des aristocrates, car l'intelligence est aristocratique. Et ce n'est justement pas moi qui discrimine l'avenir de ceux que j'accueille. J'existe pour « armer les âmes désarmées ». Après moi, c'est la vie, comme on dit. Mais alors, dans mes murs, ce n'est pas la vie ? Bien sûr que c'est la vie. C'est la vie utérine au second degré. Pour quoi Albert Thierry ⁷ disait que l'école est la poche marsupiale où la société dépose ses petits jusqu'au moment où ils tâcheront de faire les kangourous tout seuls.

⁶ Jean-Claude Milner (1984). *De l'école*, Paris, Seuil.

⁷ Albert Thierry (1923). *Réflexions sur l'éducation*, Paris, Librairie du travail.

Fin du texte